lare *d'Horace*, etc... ; ce sont des articles, et les Revues n'ont pas coutume d'en rendre compte. Je voudrais cependant que ce catalogue trop bref donnât au moins une idée de cette production où quantité et qualité s'unissent. A quoi vient s'ajouter cette remarquable édition des *Res Gestae*, la plus considérable qui ait paru depuis la deuxième de Mommsen, sur laquelle, grâce aux nouveaux fragments découverts, elle marque un progrès certain. Non seulement la France applaudira à cette publication, mais je ne crains pas de dire aussi que l'étranger nous l'enviera, et je ne puis décerner à l'auteur plus grand compliment. Parmi les Farnésiens, latinistes ou historiens, il n'en est pas qui fasse plus d'honneur à celui dont nous sommes les disciples que Jean Gagé ; qu'il accepte cet hommage chaleureux d'un contemporain et d'un camarade, hommage moins autorisé que celui d'un maître, plus rare peut-être.

Marcel DURRY.

Collection Garnier.

— *Plaute*, t. I [*Amphitryon, L'Asinaire, La Marmite, Les deux Bacchis*] ; t. II [*Les Captifs, Casine, Charançon, Épidique*], par H. CLOUARD : 567 et 547 pages, 18 francs le vol.

Que dire de l'Introduction de ce premier volume? L'auteur nous y apprend, en ce qui concerne l'œuvre, que « les pièces de Plaute présentaient une division par actes en nombre indéterminé, les acteurs coupant comme ils voulaient (!) » ; pour la morale, que « Plaute désigne les malheurs qu'apporte le vice avec lui et donne ainsi la meilleure des leçons (!) » ; en ce qui regarde l'écrivain, que « le théâtre de Plaute fait briller une verve ardente et énergique (?) », que « la versification elle aussi trahit la force du tempérament et contribue à la santé de toute l'œuvre (?) » ; le texte est « un peu vieilli ; il contient même quelques fautes (?) » ; on l'arrangera un peu avec l'aide des récents éditeurs, « de façon à donner aux étudiants toute confiance » ! Que dire du commentaire? Sept ou huit pages de notes pour trois pièces ne peuvent pas apporter beaucoup d'éclaircissements à un texte qui en exigerait tant, surtout quand les explications sont du type : « Le jeu de mots est tiré par les cheveux », « La vieille chante là une véritable chanson du vin », « Ces propos ne sont qu'obscénités ». L'auteur dira que l'essentiel est la traduction ; et, en effet, la traduction est « excellente, exacte, agréable », pour reprendre les mots qu'applique M. Clouard lui-même à la traduction de Naudet ; car c'est la traduction Naudet qui est reproduite ici, sauf quelques corrections, parfois superflues (*Epid.* 582, « argentum egurgitem » = « pour jeter mon argent par les fenêtres »), parfois plus heureuses (*Epid.* 16, « scurra es » = « tu es un freluquet »).

— *Cicéron, Tusculanes*, par Ch. APPUHN : 504 pages, 18 francs.

Le texte de cette édition est celui de Pohlenz (1912) pour les deux premiers livres, de Heine (1929) pour les trois autres ; l'auteur ne s'attribue aucune responsabilité dans la présentation. N'est-ce pas là un renoncement un peu commode? En tout cas, il ne va pas sans inconvénients : comment, pour me borner à deux exemples, l'auteur justifie-t-il (I, 1) le texte « CDX post Romam conditam » qui nous donnerait, selon le calcul établi note 3, le chiffre de 240 + 410 = 650 pour la date de la fondation de Rome? Comment explique-t-il la chronologie supposée par le passage qui suit, où le texte accepté sans commentaire nous donne Ennius comme l'aîné de Plaute?

Pour ce qui est de la traduction, M. Appuhn s'excuse des critiques qu'il peut encourir en alléguant l'imprécision du vocabulaire de Cicéron traducteur ; il faudrait dire, plus nettement qu'il n'est fait dans l'Introduction (p. 3), que cette imprécision est chez Cicéron plutôt dans l'esprit que dans l'expression. En tout cas, M. Appuhn, professeur de philosophie, s'est appliqué, parfois au prix d'additions et circonlocutions, à éclairer et la pensée philosophique et l'argumentation, souvent subtile et fuyante, de son auteur. Nous devons lui en être reconnaissants, comme aussi des 65 pages compactes des notes, d'ordinaire fondées sur une bonne documentation, qui accompagnent ce texte difficile (pourquoi ne mentionne-t-il pas la traduction récente de l'édition G. Budé, avec laquelle, du reste, il rivalise souvent à son avantage?).

— *Tite-Live, Histoire romaine*, t. I, l. I-II, par E. LASSERRE : 395 pages, 18 francs.

Édition consciencieuse, munie d'une bonne introduction, tenue à jour des plus récentes publications, comme le Tite-Live du regretté Bornecque, et qui s'efforce par des notes copieuses de renouveler le commentaire en partie périmé de Weissenborn-Müller.

A vrai dire, ces notes sont presque exclusivement de caractère historique (et Dieu sait si Tite-Live, en effet, a besoin d'un commentaire critique et explicatif), d'ordinaire empruntées aux bonnes sources (il est curieux que M. Lasserre reprenne à son compte dans la note 110 la vieille erreur qui fait attribuer à Cicéron relativement aux augures le mot de Caton, qui s'applique aux haruspices ; cf. *De nat. d.* I, 71, mais aussi *De diuin.* II, 24, 51). Rares sont les commentaires relatifs au texte proprement dit, à la langue et au vocabulaire : il y aurait des réserves à faire sur la dérivation de *Egerius-egere* (note 104), de *Stator*-qui *sistit* aciem, etc. A la note 250, pour une fois que l'auteur signale chez Tite-

Live une particularité d'expression (il s'agit de la phrase II, 33, 10, Menenius, uir omni uita pariter patribus ac plebi carus, post secessionem carior plebi factus) en supposant une inconséquence ou une négligence, je crois bien qu'il faut innocenter Tite-Live : « omni uita » signifie correctement non pas « sa vie tout entière », mais « sa vie dans l'ensemble », et « post secessionem » extrait de cette vie une circonstance particulière.

Il y a beaucoup à louer dans la traduction ; j'y vois rendues même les nuances (I, 1, si res *perscripserim* = en écrivant l'histoire *entière*), même les finesses de construction (comme la disjonction expressive II, 1, *Liberi* iam hinc *populi romani* res... = C'est d'un peuple romain désormais libre que...), même les images (II, 1, 6, ut bonam frugem libertatis maturis iam uiribus ferre possent = qu'il put porter, une fois ses forces mûries, la belle moisson de la liberté).

Édition propre à piquer l'émulation du traducteur, déjà attelé à sa tâche, de la Collection Budé.

Ovide, Les Fastes, par E. Ripert : 393 pages, 15 francs.

M. Ripert, auteur d' « Ovide poète de l'amour, des dieux et de l'exil », et qui avait déjà traduit pour cette Collection les Héroïdes, s'attaque ici aux Fastes, un des textes les plus difficiles de la poésie latine. Quand on sait les trésors d'érudition qu'un James Frazer, spécialiste de la mythographie, a dû dépenser pour son édition monumentale de cet ouvrage, on ne sera pas trop étonné que dans le cadre d'une modeste collection de vulgarisation le commentateur soit gêné par l'énormité de sa tâche. Tout de même, sa désinvolture va un peu loin.

Rien qui ne soit étrange ; d'abord le texte lui-même : le mot qui signifie « l'air » est écrit *æra* (I, 155) ; *macte* devient *mætus* (note 106), *arbore* s'écrit *arbæ* (note 102), *fratres* = *fratus* (note 92) ; on nous parle d'un *Thitoni* cubile (note 123) et de la défaite de l'*Aellia* (note 39). Fautes d'impression? Bien sûr, mais en pareil nombre... !

Que dire de la traduction? « Dexter ades » est traduit « veille à la droite » (I, 69) ; « iubar » (I, 78) est traduit « la crinière », donc confondu avec « iuba » ; « bruma », le solstice (I, 163), devient « le jour d'hiver » (?). Innombrables sont les erreurs de ce genre ; d'autres sont plus graves : dans « tum patitur cultus ager », traduit par « les terres cultivées souffrent » (I, 159), *cultüs*, accusatif pluriel d'un substantif, est pris pour *cultüs*, nominatif d'un adjectif, si bien que se trouvent faussés à la fois la construction, le sens et la métrique.

Le commentaire ne contient pas moins d'étrangetés : la note 41 nous dit qu' « on n'ouvre le temple de Janus qu'en temps de paix », la note 50 « qu'il est ouvert en temps de guerre » ; la note 54, citant le verbe *pateo*, lui donne le sens transitif d' « ouvrir » ; la note 62 appelle *deum* « une con-

traction poétique pour *deorum* ». Le latin semble considéré comme une langue qui vient du grec : « *fari* vient de φήμι » (note 30), *calendae* de καλῶ ; le grec lui-même est étrangement interprété : la note 99 nous propose un mot ἄγων qui signifierait « sans angle », monstre issu sans doute d'une contamination entre l'adjectif ἀγώνιος, qui a, en effet, ce sens, et le substantif ἀγών, qui n'a aucun rapport. Mais faut-il poursuivre ces sondages?

— *Ausone, Œuvres en vers et en prose*, par M. Jasinski : 2 vol. de 300 & 310 pages, 15 & 15 francs.

A la bonne heure ! Voici une édition et une traduction consciencieuses. On n'attendra naturellement pas dans cette Collection que l'auteur apporte de l'inédit, mais l'Introduction est un bon résumé de ce qu'il faut savoir pour lire Ausone ; les sources sont honnêtement utilisées (l'auteur aurait pu pour la Moselle, outre De la Ville de Mirmont, utiliser le commentaire de l'édition Hosius) ; le texte est consciencieusement revu (les divergences par rapport aux prédécesseurs sont parfois insuffisamment expliquées ; ainsi pour *Mos.* 139, *defensa*, et 149, *magno*) ; la traduction est aisée, de tour français, avec même des coquetteries (comme celle de traduire par des monosyllabes les monosyllabes de *Technop.* 3), avec cela assez rigoureuse ; je note, au cours de quelques sondages, que *Parent.* 18, 8, « Rutupinus ager » est insuffisamment traduit par « le pays breton » (cf. Juv., *Sat.* IV, 141-142, Rutupino... edita fundo | Ostrea) ; *Technop.* 4, 1, c'est trahir le pittoresque proverbe latin « sequitur uara uibiam » que de le rendre par « un malheur ne vient jamais seul » ; *Ordo urb. nobil.* 17, 138, je ne crois pas que dans « aestiflui amnes » il y ait l'idée d'un « courant bouillonnant » — il s'agit de la Gironde ! — mais Ausone note plutôt le mouvement du flux qui remonte le fleuve ; *Eclog. lib., Dist. de mens.* 24, « ut a bruma mox nouus annus exeat » doit s'entendre comme Ov., *Fast.* I, 163, « bruma noui prima est ueterisque nouissima solis », et « bruma » signifie « le solstice », non « les frimas »...

Mais ne taquinons pas un auteur qui, par sa science et sa conscience, relève le niveau de cette Collection.

J. Marouzeau.

Collection Hatier.

La librairie Hatier continue la publication de ses *Classiques pour tous* par une petite édition de :

— *César, De bello ciuili* (Extraits), par Mlle A. Freté : Fasc. nº 528, 70 pages in-16.

Édition modeste, dans un cadre qui ne permettait pas à l'auteur de déployer son érudition, mais qui, en deux pages d'Introduction de style